

Cmm

(Construire ma maison)

En toute rigueur, cela devrait plutôt s'intituler *rénover* ma maison. Rigueur de dénomination chère au Grand Interlocuteur Anonyme de l'administration (municipale et fiscale), ainsi qu'au bricoleur amateur mains néanmoins soucieux de l'escient, si possible bon, de l'usage des mots. Pas de construction ex nihilo, donc. Plutôt : construire sa maison (celle que l'on veut habiter) à l'intérieur d'une maison (celle qu'on occupe (possède, ou loue)). Depuis que j'habite ici, j'ai poussé quelques murs. J'en ai détruit d'autres. Dire que les lieux ne ressemblent plus à ce qu'ils étaient il y a quelques années n'est pas exagéré.

Dès la vente conclue, avant d'emménager, il fut impératif de se mettre à l'ouvrage sans attendre : la maison ne disposait d'aucune salle de bain. Il y avait bien deux chiottes, mais rien pour se laver, prendre une douche, pas même un cabinet de toilette réduit à l'essentiel, comme celui qu'on découvrait, caché dans un placard, dans la chambre du fond, à gauche, dans notre logement précédent : un lavabo posé sur sa colonne, un miroir, une tablette en verre, équipement que j'avais d'ailleurs fini par démonter pour y installer autre chose.

Rien de tout cela, et pour cause : bien que ceux qui occupèrent cette maison avant nous fussent nombreux, voire très nombreux, plusieurs dizaines, plusieurs centaines, plusieurs milliers peut-être, il n'y ont jamais séjourné longtemps, et surtout pas la nuit, tôt le matin ou tard le soir, aux heures habituelles de la toilette. Aucun d'eux n'aurait d'ailleurs pu raisonnablement former une telle idée. En outre, comme il s'agissait de deux médecins, de leur assistant(es) et de leurs clients, la maison n'était plus exactement une maison (elle l'avait été, elle l'était encore, à ma connaissance, juste avant qu'ils ne s'y installassent) puisqu'elle avait été transformée en cabinet médical. Un certain laps de temps fut nécessaire à ce qu'elle perde complètement cette identité, après que nous y emménageâmes. Plusieurs fois, au début, j'ouvrais la porte à un visiteur inattendu autant qu'inconnu qui s'était annoncé par la sonnette ou quelques coups frappés sur l'une des

portes d'entrée (il y en a trois). Surpris comme moi, il prenait la parole le premier pour me demander :

— Y avait pas un cabinet médical, ici, avant ?

ou

— Je suis pas chez le docteur ?

ou

— Le docteur Machin, il n'est plus là ?

ou bien, désappointé, il s'excusait du dérangement après quelques secondes de silence, je vous en prie répondai-je y a pas de mal, et lui indiquais où il pouvait trouver celui qu'il cherchait. Bref, une salle d'eau, a fortiori de bain, était, dans ces conditions, superflue. Il n'était besoin pour personne, clients ou médecins, de faire sa toilette en ces lieux (on peut supposer que chacun s'en était chargé avant de venir), seulement un petit pipi ou un gros caca, ou l'inverse, pour lesquels chaque cabinet était équipé (de cabinets, justement), quoique de façon inéquitable.

Le premier disposait d'une pièce assez grande relativement à la surface moyenne de ce type d'endroit, de forme à peu près carrée, dont la cuvette n'occupait qu'un quart, dans un coin (le coin wc ?), laissant tout autour un espace vide et disproportionné qui perturbait l'intimité et la tranquillité habituelles auxquelles l'acte de chier est notoirement attaché. Dans ce trop grand volume, où l'on allait seul pourtant, on se sentait comme épié par le vide inutile (j'en fis plusieurs fois l'expérience, au début). Mais il y avait une raison à cela : les wc (la pièce, son agencement, ainsi que la hauteur de la vasque et la largeur de la porte) avaient été conçus pour respecter les normes d'accessibilité relatives aux handicapés. L'autre, par contre, n'était pas du tout *rolling-chair friendly*. Coincé sous la deuxième volée de marches d'un petit escalier, il n'offrait que le minimum nécessaire à la défécation sans souci d'aucun confort : un volume non parallépipédique permettant tout juste de se tenir assis (au fond) et à peine debout (devant), une cuvette, une chasse d'eau en hauteur, un rideau à carreaux masquant un mur maçonné jugé à tort plus disgracieux, une ampoule nue sur le côté fichée dans une douille en porcelaine, une porte munie d'une petite targette qui faisait prendre le tout pour un placard ou un débarras. Impossible, dans ces conditions, d'y inviter à se soulager un handicapé, même

bénignement ou temporairement (une personne plâtrée avec ses béquilles, par exemple).

La conclusion s'était imposée d'elle-même : l'un des deux toubibs n'avait vraisemblablement aucun handicapé parmi sa clientèle.

J'ai donc aménagé une salle de bain. Ou plus exactement une pièce de douche. J'ai monté la cabine, posé un petit lavabo Ikéa, remplacé les chiottes entièrement (par un modèle standard<sup>1</sup>), collé un carrelage noir (anthracite) au sol, des carreaux de faïence blancs aux murs (mais pas partout). J'ai peint tout la surface restée non couverte après ces opérations avec un bleu verdâtre, un vert bleuâtre, une couleur indécise puisque le fabricant lui-même hésite à lui donner un nom de couleur et lui préfère celui d'une île des Antilles, à moins que le mot *curaçao* n'ait pour fonction de suggérer qu'en appliquant la peinture même au rouleau on retrouve, par simple stimulus visuel, la sensation environnante de l'eau limpide des lagons, ou bien peut-être est-il lui-même (le fabricant) originaire des Îles sous le vent, autochtone de Willemstad qu'une mauvaise fortune aurait contraint à émigrer en Europe où, à force de volonté et de travail (et après une étude de marché rigoureuse), il serait devenu l'un des principaux fournisseurs de

---

<sup>1</sup> A ce propos, j'aimerais faire connaître, s'il me lit en ce moment, à l'un des vendeurs du Leroy-Merlin de Chambray-lès-Tours, rayon sanitaire, mon mécontentement à l'égard des conseils qu'il m'avait prodigués, et que j'ai suivis, relativement au choix d'un « kit WC prêt à poser ». M'interrogeant (et l'interrogeant consécutivement) sur la raison d'un large éventail de prix qu'une technologie aussi rudimentaire que celle du chiotte ne me paraissait pas expliquer immédiatement, et décidé par conséquent à m'en tenir au premier prix, il m'en dissuada :

— Franchement, monsieur, je vous le déconseille. Regardez le trou au fond de la cuvette, il n'est vraiment pas catholique. C'est le genre de produit où il faut tirer deux fois la chasse pour tout évacuer.

— Mais alors pourquoi le vendez-vous, si vous le tenez en si piètre estime ?

— On n'a pas le choix. Brico Dépot propose un WC à ce prix-là, alors on s'aligne, et tant pis pour la qualité.

— Bon. Si vous le dites. Celui-ci serait mieux ?

— Tout à fait monsieur. Voyez le logo NF. Il certifie que la cuvette a été conçue dans le respect des normes françaises en la matière. Bien sûr, il est un peu plus cher, mais question confort ça n'a rien à voir.

J'étais plutôt content, à la caisse, de n'avoir pas choisi trop hâtivement, d'autant plus que par la même occasion mon savoir latrinaire s'était quelque peu étoffé. Et si, au moment de la première mise en eau, je constatai que la chasse d'eau était imparfaite, j'en attribuai vite la cause à l'imperfection de mon installation (une pipe flexible trop longue). Mais depuis qu'elle est irréprochable, je sais que je n'aurais pas dû faire confiance à ce charlatan.

peinture des grandes surfaces françaises du bricolage, sans avoir jamais pour autant renié ses origines, et qu'en nommant ainsi son bleu verdâtre en pot il marque, en filigrane, sous l'apparence d'un nom commercial, sa nette désapprobation non seulement à l'égard des accords de 2006 qui mirent fin à l'autonomie relative dont jouissait l'île depuis 1954 mais surtout vis-à-vis des répressions policières qui étouffèrent brutalement les manifestations qui s'ensuivirent et dont aucun représentant de la communauté internationale ne s'est publiquement ému. Étendant à mon tour ce vert bleuâtre sur quelques mètres carrés, je pourrais être tenté d'imaginer que j'apporte, à ma manière, une contribution pétitionnaire et silencieuse à la lointaine contestation. Mais, malheureusement, l'hypothèse du pot de peinture subliminal et séditieux n'est pas plausible : je l'ai acheté avant les accords de décembre 2006.

L'ensemble tient dans un espace exigü, un peu plus de trois mètres carrés, et le nombre des éléments qui le partagent, bien qu'agencés de manière à ne pas rendre leur utilisation trop inconfortable, accentue immanquablement l'impression d'exigüité. Ce n'est pas au demeurant qu'une impression, c'est un fait (quoiqu'une impression soit également un fait, constatable aussi bien que lui, réelle tout autant), un exemple : la porte vitrée de la douche, en raison de la proximité du lavabo sur lequel elle bute, ne peut s'ouvrir complètement à angle droit.

De toutes les pièces de la maison, c'est celle qui m'a posé le plus de problèmes. C'était, dans l'ordre chronologique de colonisation des lieux, la première sur la liste. Quelques années après, je n'en ai toujours pas fini avec elle. Sa résistance m'agace, me fait quelquefois perdre mon sang-froid, mon temps assurément, mais n'entame pas ma détermination. Je suis ici par la volonté du peuple circulant dans ma maison à disposer d'une salle de bain, je n'en sortirai que par la force des baïonnettes de l'amour-propre fièrement dressées devant l'évidence incontestable d'une mission accomplie.

Son comportement récalcitrant a un nom : fuite.

La première fois, c'était mérité. Il ne faut pas compter sur la bienveillance de l'eau pour hésiter à s'infiltrer là où elle peut s'infiltrer. Si elle peut le faire, elle le fera, inexorablement. L'eau (même calcaire) n'a pas d'états d'âme. *Dura lex aquae, sed lex aquae*, et elle ne laisse aucune place à l'à-peu-près. Le bricoleur oublieux l'apprend à ses dépens.

Un détail, dû à une légère imperfection du plan de la pièce, est à l'origine de ces déboires aqueux. Car sa surface n'est pas exactement celle d'un carré parfait, mais plutôt celle d'un trapèze. Deux de ses

angles consécutifs sont respectivement, et de quelques degrés à peine, obtus pour le premier et (logiquement) aigu pour le second. Or le coin du receveur de douche, qui a pris place dans ce dernier, est, lui, absolument, résolument, définitivement, irréversiblement rectangle. J'aurais d'ailleurs immédiatement rapporté la marchandise si j'y avais constaté quelque défaut d'orthogonalité. A cette négligeable (ai-je alors pensé) incompatibilité géométrique, j'ai cru pouvoir opposer le compromis d'un plan incliné recouvert de faïence qui drainerait l'eau, comme la pente d'un toit, vers le bac. J'obtins en ce point le résultat escompté. Mais l'angle incident des carreaux imposait dans ce cas un jointolement particulièrement soigné. La suite me montra qu'il ne l'était pas assez.

Ce qui rend l'eau ruisselante antipathique et empêche de nouer avec elle des relations domestiques saines et durables, c'est son manque de franchise. Rien de tel avec l'eau sous pression. Il est vrai que celle-ci n'est pas toujours docile. Mais au moins, avec elle, les choses sont claires, dès le début. Une soudure baclée, incertaine ? Elle le fera savoir sans délai. Pourtant, une fois libérée de sa gangue de cuivre, son attitude, allons plus loin : sa manière d'être au monde change. Elle devient nonchalante, stagnante, n'opposant aucune force à celle de la pesanteur, aucune forme à celles qui la reçoivent. Elle retrouve sa nature fondamentale, une passivité absolue dont rien ne peut la détourner. Et si le moindre défaut d'étanchéité la sollicite, elle y répondra toujours, sans faire d'histoires. Elle n'aura que faire de rendre immédiatement manifeste son forfait. La fanfaronnade n'est pas son fort. Lentement, silencieusement, subrepticement, il lui suffira de se répandre, en commençant par leur base, puis en s'insinuant plus haut, petit à petit, par capillarité, au plus profond des Placoplâtre® dont elle désagrègera la structure, dont elle ruinera irrémédiablement la cohésion et la solidité, les transformant en un matériau spongieux, continûment gorgé d'humidité, que seule l'apparition de moisissures noirâtres, trouvant là un nouveau territoire, permettra, mais trop tard, de découvrir.

A ce moment-là il faudra découper les plaques de plâtre, les amputer de leur partie pourrie et la remplacer par une matière neuve de dimension identique, mais auparavant il aura été nécessaire de tout reconstruire, ou presque : faire sauter les deux premiers rangs des carreaux de faïence, ne pas obstruer tout de suite les béances pour assainir les zones malades en laissant l'air y circuler, puis reformer la cloison détruite en calquant sa forme sur celle du bac, utiliser si possible des carreaux hydrofuges (de couleur bleue), doubler les angles d'une bande étanche (bleue également) avant d'y apposer une nouvelle série de carreaux dont

la ligne la plus basse reposera sur une baguette en plastique à large lèvre spécialement conçue pour tenir l'eau à distance de toute immixtion.

Une fois la réfection terminée (qui comprend aussi quelques travaux supplémentaires touchant cette fois-ci au circuit d'évacuation, qui vient rejoindre celui des chiottes, et dont la connexion, avant rénovation complète, était pour le moins bidouillée à la va-vite avec un solin de silicone pour toute sécurité autour d'un branchement de fortune, bidouillage occasionnant d'autres fuites, moins sévères mais insidieuses tout autant, remplacé depuis par un raccord digne de ce nom (embranchement 87'30 100/40 de chez Nicoll) et monté dans les règles), il ne reste aucune trace visible d'un état antérieur. S'attarder dans la contemplation satisfaite des lieux, réflexe de fin de chantier, est inutile. Vérifier qu'on a fait ce qu'il fallait faire, et passer à la suite.

Il y a ce que j'ai déjà accompli, sur quoi je ne reviendrai pas, sauf exception.

Ce qu'il me reste à faire, je ne le sais pas exactement. Cela n'est pas dès à présent perceptible, intelligible, disponible, établi, comme sur un plan de construction où tout est prévu, tracé, signalé, nommé, normé, coté, référencé. Bien sûr j'envisage, à peu près, la tournure que vont prendre les choses dans un futur proche. Mais ce qui m'attend ne m'apparaît pas exhaustivement, d'un coup, maintenant.

Car de nouvelles possibilités, de nouvelles directions, de nouvelles manières naissent sans prévenir, alors que tel ou tel travail est déjà depuis longtemps engagé. Font hésiter, obligent à choisir, à décider. À revenir, parfois, sur une décision. Certaines prolifèrent, qu'il faut contenir, d'autres s'épuisent, qu'il faudrait abandonner.

L'important est de toujours tenir l'oisiveté à distance. Car le propre de toute construction, de quelque pierre qu'elle soit, est d'être dès son érection menacée par la ruine.